

CYNTHIA MURPHY

**THE
LAST
ONE
TO DIE**

Traduit de l'anglais par
Timothée Roblin

Slalom

*Pour mes parents, qui m'ont élevée.
Pour Luke, qui m'a sauvée.*

POLICE DE LONDRES

Transcription d'entretien

Numéro de dossier : 36926
Date : 28 juin
Entretien mené par : Inspecteur Moran
Transcription préparée par : Agent Bowers
Type d'incident : Lésions corporelles graves
Lieu des faits : ██████████
Ville de Londres
Nom de la victime : ██████████
Date de naissance : ██████████

Inspecteur Moran : (Bruissement de papier.) OK, miss Stevens. Pour cet enregistrement, pouvez-vous décrire les événements qui se sont déroulés dans la soirée du vingt-sept juin ?

Mary Stevens : Je... Eh bien, oui, je vais essayer. Il faisait noir (sanglots) et... et... (pleurs).

I. M. : Prenez votre temps.

M. S. : (Pleurs.)

I. M. : Commençons par le début, d'accord ? Vous avez déclaré que vous veniez de quitter une soirée, c'est bien ça ?

M. S. : Oui.

I. M. : Vous étiez seule ? Non ? Veuillez noter pour l'enregistrement que miss Stevens fait « non » de la tête.

M. S. : Non, pas au début. Mais (soupir) mon copain et moi, on s'était disputés...

I. M. : Une altercation physique ?

M. S. : Pardon ?

I. M. : Vous vous êtes battus.

M. S. : Ah, d'accord. Non, on s'est juste engueulés. Mais il est parti.

I. M. : Il vous a laissée seule ? À (bruissement de papier) deux heures trente du matin ?

M. S. : (À peine audible :) Oui.

I. M. : Vous vous souvenez d'où vous étiez ?

M. S. : Oui, c'était près de la Tate Modern, vous savez, vers le pont du Millenium ? D'où on peut voir la cathédrale St Paul ? J'étais en colère. Il sait à quel point ce coin-là me fait peur, surtout la nuit.

I. M. : Et c'est là que s'est déroulée l'altercation ? Oui ? Veuillez noter pour l'enregistrement que miss Stevens hoche la tête.

M. S. : (À peine audible :) Oui.

I. M. : Pouvez-vous me raconter ce que vous avez vu ?

M. S. : Pas vraiment. Comme je l'ai dit, il faisait noir. Désolée. (Pause.) Je pense qu'avant de voir quoi que ce soit, j'ai entendu le bruit qu'il faisait.

I. M. : Il ? Un homme donc ?

M. S. : Je crois.

I. M. : Mais vous n'en êtes pas certaine.

M. S. : Non, mais pourquoi une femme... (Sanglots.)

I. M. : Nous devons juste en être sûrs. Les spéculations peuvent nuire à une affaire... comme celle-là.

M. S. : Je comprends. Une affaire comme celle-là. (Pause.)
Eh bien, j'ai entendu *cette personne*. Elle s'est approchée en silence, mais il y a eu comme un déclic, juste avant...
(Sanglots.)

I. M. : Avant quoi ?

M. S. : Qu'elle me fasse ça.

I. M. : Veuillez noter pour l'enregistrement que miss Stevens montre des lacérations entre sa clavicule et son épaule droite.

M. S. : Je n'ai pas eu mal sur le moment. J'ai juste senti quelque chose de chaud, puis de mouillé. Puis je me suis rendu compte que c'était du sang. Tellement de sang...

I. M. : Je suis désolé (bruit de papier). Le premier compte rendu indique que la blessure a été causée par un objet semblable à un couteau ?

M. S. : Pas un couteau. (À peine audible :) Il – la personne – a utilisé ses ongles. Il a arraché mon collier avec ses ongles.

I. M. : Miss Stevens, je ne suis pas sûr de bien comprendre.

M. S. : Ses ongles. Ils étaient en métal.

(Fin de l'entretien)

Ça y est. Ma nouvelle vie. Un nouveau départ, sans histoires de garçons. Juste moi, la grande ville et mon avenir. C'est en tout cas ce que je m'imaginai il y a encore deux minutes.

— Je suis désolé, miss. Il n'y a pas de Neve sur cette liste. Me retenant de sauter à la gorge de ce type, je lui adresse un sourire forcé.

— C'est du gaélique, j'explique pour la dix-septième fois depuis que je suis descendue du bateau. Ça s'écrit N-I-A-M-H.

— Oh.

Le petit homme derrière le bureau de l'accueil de ma nouvelle résidence universitaire plisse les yeux et consulte encore une fois sa liste. Il est écrit « Derek » sur son badge en acier poli.

— Ah, oui, là. Drôle d'orthographe, hein ?

Il est interrompu par une succession de bruits sourds. Je me retourne et vois une grande et jolie brune à bout de souffle en train de descendre l'escalier qui mène au hall en tirant une énorme valise.

— Excusez-moi, commence-t-elle avant de poser de grands yeux marron sur moi. Oh, désolée, je vais attendre.

— Non, pas de problème. Vas-y, dis-je en faisant un geste vers le bureau.

De toute manière, je tourne en rond avec Sherlock ici présent. Et si elle a descendu ce lourd bagage jusqu'ici, ce doit être important. J'ai repéré en arrivant que le bâtiment était dépourvu d'ascenseur.

— Oh, merci beaucoup !

Elle laisse sa valise au pied des escaliers et s'approche de l'accueil. Sur l'aile de son nez brille un petit diamant que je n'arrive pas à quitter des yeux. Tellement classe. Là d'où je viens, personne ne s'est fait percer le nez. À part Carrie Duncan, au bout de la rue, qui, quand elle était saoule, s'est enfoncé la créole de sa mère dans la narine. Mais ça ne compte pas.

— Oui ?

Derek, impassible, regarde la fille enrrouler une mèche autour de son index. Il se dégage d'elle l'élégance sans effort des gens aisés. Les cheveux bruns lustrés, striés de mèches dorées, elle porte un caraco en soie ample qui tombe gracieusement. Je suis sûre qu'elle l'a trouvé dans une friperie.

— Ma chambre est trop haute. Je dois en changer.

Derek lève une main ouverte.

— Plus de chambre, aboie-t-il. L'Irlandaise, là, a pris la dernière.

Sympa.

— Mais je ne suis pas encore enregistrée, je proteste.

La fille se tourne subitement vers moi et m'attrape le bras.

— C'est vrai ?

— Euh, oui, je viens d'arriver.

Je jette un coup d'œil à sa main, qui n'a pas bougé. Elle ne l'enlève pas. Gênant.

— Elle est à quel étage ? demande-t-elle en posant ses yeux marron brillants sur le gardien des chambres autoproclamé. Il consulte son registre.

— Au deuxième.

— C'est parfait ! dit-elle en se retournant vers moi. Ça te fait quoi, l'altitude ?

— Euh...

« Je ne sais pas » serait la réponse la plus honnête. La plupart des logements de ma ville d'origine sont des pavillons et il n'y a pas un seul gratte-ciel entre celle-ci et Dublin, en tout cas pas à ma connaissance. Néanmoins, j'ai plutôt apprécié d'être sur le pont supérieur du bateau pour venir ici.

— Ça va, je crois.

— Mon Dieu, j'adore ton accent ! lance-t-elle dans un petit cri perçant, secouant mon bras avec tant d'enthousiasme que je ne peux m'empêcher de rire. Tu ne voudrais pas échanger ? S'il te plaît ? Je suis au dixième étage et j'ai le vertige. Vraiment beaucoup. Je ne peux même pas rester debout sur une chaise.

Elle est si... éloquente. Je crois que c'est le mot. C'est la première fois que je rencontre quelqu'un de si distingué et avec autant de charme. Comparée à mon accent nasillard de la campagne, sa voix est un chant d'oiseau.

— Oui, pourquoi pas, ça me va. Et vous, Derek ? dis-je en me tournant vers l'homme.

— J'ai rien contre, répond-il en haussant les épaules. Donne tes clés à l'Irlandaise, alors.

— Je m'appelle Niamh, je marmonne.

Elle me tend un petit porte-clés en plastique usé, aux coins écaillés et éraflés, relié à deux clés argentées. 1012. Ma chambre pour les prochaines semaines.

— Comme Neve Campbell ? Tellement rétro !

— Euh, oui, voilà, je réponds en prenant les clés avec un sourire.

Note pour plus tard : chercher qui est Neve Campbell.

— Tiens.

Derek laisse tomber sur le bureau un nouveau jeu de clés et une grosse liasse de documents.

215, la chambre qui aurait dû être la mienne.

— Signez ici, jeune fille, et remplissez tout ça pour demain.

Il me tend un stylo bille bleu mâchonné que je saisis en faisant très attention à ne pas en toucher le bout. Je m'exécute (toute occasion est bonne pour pratiquer ma signature) et le lui rends. Je remarque qu'il ne prend pas la peine de changer nos noms sur le registre, mais ça ne doit pas avoir beaucoup d'importance.

— Merci beaucoup !

La fille récupère ses nouvelles clés et retourne en virevoltant vers ses bagages avant de se tourner vers moi.

— Où sont passées mes bonnes manières ? Je m'appelle Sara, lance-t-elle avec un sourire. Si tu veux, je redescends t'aider après avoir monté tout ça ?

— Pas besoin, dis-je en prenant le dossier et en enfilant mon sac à dos. Je voyage léger.

Devant son air choqué, je me retiens de rire.

— C'est tout ce que tu as ? Sérieusement ?

Je hoche la tête, sentant le rouge me monter aux joues. Je n'avais pas grand-chose à emporter, en tout cas pas

grand-chose qui soit digne de Londres. Je doute que les bottes en caoutchouc que je porte à la ferme aient du succès ici.

— Génial, un peu comme une garde-robe capsule, glisse-t-elle, essoufflée, avant de commencer à hisser son bagage dans l'escalier.

Elle heurte chaque marche en soupirant. Derek l'ignore ostensiblement et ouvre son journal. Je cours soutenir l'arrière de la valise.

— Merci. Je ne m'étais pas rendu compte que j'avais autant de trucs avant de devoir les monter et les descendre.

J'ai immédiatement le dos en sueur contre mon sac à dos.

— Il n'y a vraiment pas d'ascenseur ?

— Oh, si, répond-elle. Mais il ne dessert que les étages où il y a des chambres. Une fois au premier, on pourra choisir la facilité.

— Dieu merci, dis-je d'une voix étranglée, tout en essayant de contenir ma respiration bruyante, tandis que nous avançons dans l'étroite cage d'escalier.

Je pense être tirée d'affaire au moment où nous hissons notre fardeau sur le palier, mais je trébuche et lâche le paquet de feuilles qui se retrouve propulsé en l'air. Une des roulettes est prise dans un morceau de moquette décollé.

— Oh, non ! s'exclame Sara en s'agenouillant pour rassembler mes documents.

Peinant à dégager la valise, je parviens finalement à la poser sur le palier. De la sueur perle à la racine de mes cheveux. Sara me tend une pile de feuilles en vrac.

— Tiens, dit-elle avec un sourire. Je pense qu'il y a tout.

— Merci.

La coiffure toujours en ordre et l'allure impeccable, elle fait rouler sa valise dans le couloir austère. J'aperçois ses doigts de pied manucurés dont le hâle léger est souligné par les lanières rose doré de ses Havaianas. Sur les murs, la peinture vert pâle est éraflée à hauteur des épaules et de la taille, comme si beaucoup de gens s'y étaient frottés. Vestiges du passé du bâtiment, des touches de blanc et de jaune apparaissent par endroits.

L'ascenseur est au fond du couloir. Sara appuie sur le bouton et une petite sonnerie retentit. Les portes s'ouvrent en grinçant.

— Ne me juge pas, dit Sara alors que nous entrons. Je sais qu'il n'y a qu'un étage, mais je ne m'imagine pas affronter une marche de plus avec tout ça.

— Pareil pour moi, dis-je en riant.

J'ôte le sac de mes épaules et, comme les portes ne se ferment pas tout de suite, je m'assois dessus, en équilibre, pour essayer de mettre de l'ordre dans mes papiers pendant que Sara appuie sur les boutons. Un anneau sublime serti de diamants brille sur son index. Mon Dieu, elle est classe sans le vouloir. Le mélange parfait entre raffinement et décontraction. Je me demande si je ne devrais pas moi aussi déchirer mon jean à des endroits stratégiques.

— Alors, dit-elle, tu es inscrite dans quel cours d'été ?

— Art dramatique, je réponds sans même essayer de contenir mon enthousiasme.

J'ai travaillé dur toute l'année pour pouvoir me payer ce programme, et je n'arrive pas à croire que je suis enfin là.

— Eh, moi aussi !

L'ascenseur entame son ascension saccadée. Il s'arrête en brinquebalant au deuxième étage, ce qui coupe court à la conversation. Les portes s'ouvrent.

— Je descends là, on dirait. Merci encore pour l'échange de chambres, j'ai une dette envers toi. Sérieusement, au dixième étage, je n'aurais pas survécu.

— Pas de problème, je réponds, un peu gênée. Je suis juste contente d'être ici.

— Moi aussi.

Elle hésite une seconde et s'appuie contre les portes pour empêcher leur fermeture.

— Tu veux qu'on y aille ensemble demain matin ? Je ne connais encore personne ici.

— Avec plaisir. Je ne connais personne non plus.

— Super ! dit-elle en souriant et en s'écartant de l'entrée. Tu viens frapper à 8 h 30 ? On peut aller prendre un café avant d'aller à la session de bienvenue.

— Avec plaisir, dis-je en lui faisant signe pendant que les portes se referment et en me demandant si je peux m'entraîner à aimer le café en une nuit. À demain !

Je souris à mon reflet flou tandis que l'ascenseur poursuit son ascension poussive vers mon nouveau chez-moi. Tu vois, Niamh, tu t'es déjà fait une amie. Tu seras super bien, ici.

Les portes s'ouvrent en grinçant encore et je me retrouve face à un couloir identique à celui du deuxième : déco fanée, atmosphère de fin du monde. N'ayant plus la force de le hisser sur mon dos, j'attrape mon sac par la poignée. Je marche jusqu'à la chambre 1012. Insérant facilement la clé dans la serrure, je tourne la poignée, mais je dois

m'appuyer de tout mon poids contre la lourde porte pour qu'elle s'ouvre. La petite chambre austère ne contient rien d'autre qu'un lit simple, un bureau et une armoire qui a fait son temps.

Oh, et il y a une fenêtre. Cadeau.

Je laisse tomber mon sac et la porte se referme doucement tandis que je colle mon visage à la vitre, comme une enfant surexcitée. Les lumières scintillent sous mes yeux et je distingue, sans les reconnaître, de gigantesques immeubles éclairés. Je scrute l'horizon avec enthousiasme – mais quelle taille fait *vraiment* cette ville ? Je repère la Tamise qui serpente en contrebas et j'en ai la chair de poule. *T'as réussi, ma fille*. Tout ce travail acharné, ces heures passées à curer des boxes et toutes ces sales corvées à la ferme, ça valait carrément le coup. Tu y es, tu y es enfin.

Malgré l'excitation, je suis épuisée. Cette journée de voyage a été longue et je veux être en forme pour demain. J'ouvre mon sac et renverse son contenu. Mes maigres possessions s'éparpillent sur le bureau mais je m'en fous, je suis trop fatiguée et ma mère n'est pas là pour me reprocher quoi que ce soit.

Oooh, non ! Ma mère. Je fouille dans le tas puis récupère mon téléphone dans la poche avant de mon sac. J'attrape le chargeur et branche l'appareil, priant pour que l'écran fissuré s'allume. Elle va me tuer si je ne donne pas de nouvelles ce soir.

À mon grand soulagement, l'écran s'illumine. J'envoie aussitôt un SMS pour qu'elle sache que tout va bien avant d'activer le mode silencieux. Quelques secondes plus tard, le portable vibre sur le bois abîmé du bureau mais je ne

réponds pas. Je n'ai pas le courage de lui parler ce soir ; je préfère me lever plus tôt demain et l'appeler à ce moment-là. Pour l'instant, j'ai besoin de dormir. J'attrape un pyjama et un élastique puis jette un coup d'œil aux oreillers sans taie et à la couette sans housse. Je me demande combien de personnes ont dormi là avant moi. Serais-je trop fatiguée pour m'en inquiéter ?

Oui, je crois bien.

Je me change rapidement, m'empare de la pile de documents et m'assois sur le lit, collant mon dos contre le mur nu et froid. J'étale les papiers à la recherche de l'emploi du temps du lendemain avant de réaliser que tout est en double. Sara a dû mélanger sa pile avec la mienne.

Je pose mon regard sur mon pyjama en polaire dont le pantalon est décoré de petits moutons duveteux sautant paresseusement par-dessus une barrière.

Je ne peux pas descendre comme ça.

Je me mets à faire deux piles, une pour moi, l'autre pour Sara. Incroyable, la quantité de trucs à remplir – santé, logement... La culpabilité me ronge. Je devrais vraiment les lui remettre pour qu'elle puisse commencer à s'en occuper. Nouveau coup d'œil aux petits moutons joyeux. Soupir.

Parfois, c'est vrai que je suis trop gentille.

J'appelle l'ascenseur et l'attends en frottant le tapis vert élimé du bout de mes claquettes. Les portes s'ouvrent dans un grincement. J'entre et appuie sur le bouton.

La cabine s'arrête au deuxième étage en crissant. Je sens une boule se former dans mon ventre. Et si Sara dormait déjà ? Ai-je mal évalué la situation ? Tirant sur l'ourlet de

mon haut de pyjama, je m'approche lentement de ce qui aurait pu être ma chambre. J'hésite une seconde avant de frapper à la porte.

Pas de réponse.

— Hé, dit une voix d'homme qui me fait sursauter. Je crois qu'il n'y a personne.

— Oh.

Je me retourne, mais la silhouette disparaît au bout du couloir. Au cas où, je frappe une nouvelle fois.

— Sara ?

Rien.

Quelque chose me pousse à tourner la poignée. À ma grande surprise, la porte s'ouvre.

— Sara ? je lance dans la chambre.

Silence.

Elle est sûrement partie. Je vais simplement laisser les papiers sur le bureau et sortir aussitôt, ni vu ni connu.

La pièce est plongée dans le noir, les rideaux soigneusement tirés. Il semblerait qu'elle ait vraiment le vertige, même au deuxième étage.

L'odeur me prend soudain à la gorge, quelque chose de brutal et sauvage qui me retourne l'estomac. Sans réfléchir, je m'avance un peu plus alors même qu'une petite voix me hurle de sortir. Il y a un truc qui cloche. Ma vision se fait à l'obscurité. Je parviens tout juste à distinguer le lit et, sur celui-ci, une silhouette recroquevillée et un bras pendant mollement dans le vide.

La porte étant entrouverte, un rai de lumière du couloir vient éclairer la scène tandis que je fais un pas de plus. Des yeux grands ouverts, le regard fixe. Des touffes de cheveux

arrachées, éparpillées sur l'oreiller. Une main longue et fine qui retombe vers la moquette, l'index orné d'une magnifique bague sertie de diamants.

De cet index, du sang ne cesse de goutter, formant une flaque sombre sur le sol.